

# Le socialisme, une culture

Christophe Prochasson

# Le socialisme, une culture

Christophe Prochasson

## SOMMAIRE

<b>Le socialisme comme culture politique</b> .....	7
Culture ? Identité ? Mentalité ? .....	7
République et Nation .....	14
Les sources théoriques et la question des héritages :	
Marx, le marxisme et les marxistes .....	19
<b>Pratiques militantes</b> .....	26
Le Parti socialiste existe-t-il ? .....	26
Propagander .....	30
Un socialisme d'éducation .....	36
<b>Le socialisme comme culture</b> .....	43
Les intellectuels et le socialisme .....	43
Le vaste monde des revues .....	48
Choix culturels .....	54

**Christophe Prochasson** est historien. Il est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales où il enseigne et dirige les Éditions de l'EHESS.

Il a publié récemment *L'Empire des émotions. Les historiens dans la mêlée* (Demopolis, 2008), *Dictionnaire critique de la République*, dirigé en collaboration avec Vincent Duclert (Flammarion, 2002, réédition 2007), *Saint-Simon ou l'anti-Marx* (Perrin, 2005) et *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, dirigé en collaboration avec Anne Rasmussen (La Découverte, 2004).

*En souvenir de Madeleine Rebérioux*

Cet essai reprend le rapport introductif à la table ronde « Socialisme et culture » présenté par l'auteur lors du colloque organisé par la Société d'études jaurésiennes et la Fondation Jean-Jaurès les 5 et 6 février 2009, « Qu'est devenue l'histoire du socialisme ? Hommage à Madeleine Rebérioux ». « Socialisme, religion et laïcité » (Jean-François Chanet) et « Socialisme, femmes et féminismes » (Françoise Thébaud) seront publiés dans cette collection. Trois autres rapports introductifs, « Socialisme et internationalisme » (Patrizia Dogliani), « Socialisme et travail » (Alain Chatriot) et « Socialisme et démocratie » (Romain Ducoulombier) ont été publiés dans un numéro spécial des *Cahiers Jaurès* (n° 191, janvier-mars 2009). Les débats de ce colloque ont été diffusés sur le site Internet de France Culture.

Pas plus qu'aucune autre doctrine politique, pas moins non plus, le socialisme ne se laisse enfermer dans le périmètre d'une définition simple et stable. Si elle constitue le chapitre obligé de toute histoire des idées politiques, la doctrine socialiste reste plus ouverte que d'autres sans doute, parce que son histoire l'a davantage mise aux prises avec le mouvement social. Dans la grande cuisine des idéologues, le chaudron socialiste est celui qui réclame le plus de soin et d'attention. Il déborde toujours ses fondateurs, ses organisations, son électorat traditionnel, les forces sociales qu'il est censé représenter. C'est donc un peu par commodité que les pages qui suivent tentent de présenter le socialisme comme un « fait de culture », dans le sillage de l'œuvre de

Madeleine Rebérioux, à qui elles souhaitent d'abord rendre hommage. Il s'agit moins d'en diluer la notion ou d'en affaiblir la consistance en laissant à l'écart tout ce qui contribue à son institutionnalisation sociale et politique qu'à en enrichir au contraire la palette constitutive. Il y a de tout dans le socialisme : des idées, des modes de vie, des choix esthétiques, des pratiques politiques, des institutions mais aussi, tout simplement, des hommes et des femmes.

## LE SOCIALISME COMME CULTURE POLITIQUE

### *Culture ? Identité ? Mentalité ?*

S'interroger en ces termes sur la nature du socialisme est d'autant plus décisif lorsqu'on s'installe à un moment de son histoire (fin du XIX<sup>e</sup> siècle-début du XX<sup>e</sup>) où celui-ci se trouve dans une phase d'émergence institutionnelle et de consolidation idéologique. Peu à peu, par des voies aussi diverses que heurtées, le socialisme se constitue comme une « culture politique » fluide, davantage encore que comme une doctrine bien lissée. Le socialisme ? Une « forme de bonheur », écrit Madeleine Rebérioux au terme de dizaines d'années d'enquête. C'est en tout cas la représentation la mieux partagée qu'en ont tous les militants au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Dans un article de 1966 où elle étudie les façons dont se formule le socialisme dans le *Journal* tenu pendant les années 1905-1906 par Armand Girard, militant d'un groupe socialiste qu'il a lui-même créé à Cuisery, en Saône-et-Loire, Madeleine Rebérioux résumait en ces termes

ce qui peut bien passer pour la représentation collective la plus répandue du socialisme en ces années succédant tout juste à la politique d'unité de la gauche emmenée par le Président du Conseil Émile Combes, anticlérical mordant et méfiant face à l'Armée toujours crainte comme « jésuitière » : « libre-pensée militante, amour de la terre natale et antimilitarisme, haine des nobles et des oisifs [la liste en est donnée : les fonctionnaires, les curés, les officiers] plus que des capitalistes ; méfiance devant le parlementarisme, mais plus grande défiance encore devant ceux qui utilisent l'antiparlementarisme à des fins "réactionnaires", confiance dans la science et le progrès, solidarisme profond, goût du bonheur<sup>1</sup>. » Madeleine Rebérioux n'a cessé de se débattre avec la définition impossible d'un socialisme introuvable. Le socialisme se présente d'abord comme un fait de culture, au sens où le pouvait entendre un moment historiographique marqué,

1. Madeleine Rebérioux, « Un groupe de paysans socialistes de Saône-et-Loire à l'heure de l'unité (1905-1906) : le Journal du groupe d'études sociales de Cuisery », *Le Mouvement social*, juillet-septembre 1966, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, éd. Belin, 1999, p. 24.

dans les années 1970, par les alliances ambivalentes contractées entre l'histoire et l'anthropologie, une croyance composite, un comportement, un art de vivre, une morale : « Dans les années 80, qu'est-ce que le socialisme ? Une tentative de saisir par l'étude le sens de la société où l'on vit ? Un mode embryonnaire de structuration et d'organisation ouvrière ? L'attente passionnée, flamboyante, de la révolution qui, formulée par quelques apôtres et nourrie de quelques grandes luttes, donne consistance à l'esprit de révolte et réchauffe le cœur des ouvriers ? Une préparation pédagogique à la victoire du prolétariat ? Tout cela et bien d'autres choses encore<sup>2</sup>. »

Fait de culture donc. Fait de *mentalité*, au moment même où l'histoire des mentalités connaissait ses grandes heures, quand les historiens partaient en quête de représentations mentales collectives. Il n'est pas anodin de voir Madeleine Rebérioux opter pour le terme, qu'elle préfère sans hésitation à celui de *doctrine*, d'*idéologie* ou même d'*idée*.

2. *Id.*, « Le socialisme français de 1871 à 1914 » dans Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1974, p. 136.

Au temps de Jaurès, on parlait pourtant bel et bien d'« Idée socialiste »... Même lorsqu'il s'agit de pister les « tendances hostiles à l'État dans la SFIO », thème de recherche qu'on verrait bien s'apparenter à l'histoire des idées politiques, Madeleine Rebérioux affiche un tout autre programme, mieux adapté à son objet : « Il s'agit moins d'une analyse idéologique opposant les différents courants qui se réclament du marxisme ou du proudhonisme que d'un effort pour comprendre le maintien et les mutations d'une *mentalité antiétatique* à l'intérieur de la SFIO et chez ceux qui la suivent<sup>3</sup>. » Elle conserve le vocable *mentalité* pour désigner ce qu'elle considère comme la *summa divisio* des socialistes français au cours des années 1880, ce clivage qui oppose les « révolutionnaires » aux « réformistes » : « Il s'agit en effet moins de doctrines et d'organisation que de mentalités collectives dont le chômage et les grèves aiguïsent les divergences<sup>4</sup>. »

3. *Id.*, « Les tendances hostiles à l'État dans la SFIO (1905-1914) », *Le Mouvement social*, octobre-décembre 1968, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 39. C'est moi qui souligne.

4. *Id.*, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *op. cit.*, p. 155.

Madeleine Rebérioux ne renonce nullement à cette perspective lorsqu'elle choisit l'échelle biographique. Quand il faut rendre compte de la conception jaurésienne de la nation, elle souhaite aussi atteindre « une mentalité »<sup>5</sup>. Elle ne se fatigue jamais de souligner que le socialisme de Jaurès s'était autant nourri de culture livresque que d'expériences politiques et de contacts humains. De même, s'attache-t-elle à libérer la figure de Jaurès d'un « jaurésisme » de partisan qui engonce le grand homme du socialisme français dans des habits théoriques trop étriqués : « S'il contribue à infléchir les formes politiques que définissent les statuts votés au Congrès du Globe, c'est par sa pratique », note-t-elle encore<sup>6</sup>. La doctrine de Jaurès est d'abord le produit des chahuts de l'histoire. Elle résulte de constants ajustements pragmatiques que ses adversaires jugent évidemment comme autant de renoncements, d'abandons,

5. *Id.*, « Jaurès et la nation », *Actes du colloque Jaurès et la nation*, Toulouse, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Toulouse, 1965, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine...*, *op. cit.*, p. 316.

6. *Id.*, « La conception du parti chez Jaurès » dans *Jaurès et la classe ouvrière*, Paris, Editions ouvrières, 1981, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 410.

voire de trahisons. Tel est d'ailleurs le lancinant soupçon qui ne cessa de peser sur toute l'histoire du socialisme français : son opportunisme roué.

D'autres termes conviendraient-ils mieux pour définir l'insaisissable doctrine ? Certains ont rencontré une fortune critique dans le cercle distingué des sciences sociales. *Identité* ou *culture* ont répondu à de multiples usages, pas toujours bien contrôlés. Madeleine Rebérioux y cède peu. De « culture politique », il n'est guère plus question chez elle<sup>7</sup>. La notion est parente d'identité et ne vient souvent que remplacer, sans grand gain heuristique, la notion courante de « famille politique », vieille formule, un peu poussiéreuse sans doute, mais qui n'est pas si mal adaptée aux descriptions du socialisme français proposées par Madeleine Rebérioux. Elle-même en vient d'ailleurs à s'interroger dans le sillage de Louis Dubreuilh, le secrétaire général de la SFIO,

7. Cf. Michel Winock, « La culture politique des socialistes », dans Serge Berstein (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Paris, Le Seuil, 1999.

avant 1914 : « Faut-il accorder crédit aux propos confiants de Dubreuilh pour qui le parti est “une vaste famille où tous les membres s'estiment dans une certaine mesure parents les uns des autres”<sup>8</sup> ? »

Enfin, sans la retenir vraiment, Madeleine Rebérioux ne passe pas tout à fait à côté d'une dernière analogie qui ne peut manquer de survenir pour qui connaît Jaurès et sa philosophie : la religion. « On n'a pas fini de réfléchir aux rapports du socialisme et de la religion »<sup>9</sup>, écrit-elle dans la présentation d'un inédit de Jaurès de 1891 dans lequel s'exprime tout un élan métaphysique qui trouva récemment plusieurs commentateurs étonnés, notamment parmi les philosophes lecteurs de Jaurès<sup>10</sup>. Cette nouvelle piste un peu iconoclaste a cependant été peu suivie, à tort sans doute.

8. Madeleine Rebérioux, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *op. cit.*, p. 207.

9. *Id.*, « Socialisme et religion : un inédit de Jaurès (1891) », *Annales ESC*, novembre-décembre 1961, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 287.

10. Cf. Vincent Peillon, *Jean Jaurès et la religion du socialisme*, Paris, Grasset, 2000.



## *République et Nation*

On ne peut se satisfaire du constat qui met en évidence le caractère ductile du socialisme français. Son pluralisme est certes constitutif de son histoire<sup>11</sup>, comme lui est constitutif, d'une façon presque paradoxale à la lumière d'une odyssee où se heurtent entre elles tant de chapelles, une faiblesse théorique que s'épuisent à dénoncer les socialistes eux-mêmes depuis qu'ils ont pris conscience de leur communauté d'appartenance. L'« analyse théorique », relève Madeleine Rebérioux, a cruellement fait défaut au socialisme français<sup>12</sup>.

Ne peut-on en rien caractériser l'Idée socialiste au-delà de quelques traits de mentalité ou de comportements ? Pour tenter de débrouiller une telle question, il convient de distinguer les niveaux d'analyse (les dirigeants, les intellectuels, les militants, les électeurs) auxquels

se placent les observations. Convenons, avec Madeleine Rebérioux, que le socialisme « jeune homme » – l'expression revient à Charles Péguy qui était ici à son affaire –, ne se laisse pas toujours facilement distinguer d'autres tendances politiques cousines lorsqu'on examine les situations politiques locales. Car le socialisme – on l'aura compris – est une réponse politique qui relève de ces « rationalités situées » chères à l'histoire des sciences. Les socialistes s'inscrivent politiquement dans des configurations singulières. Ils ajustent et adaptent quelques grandes lignes définies à d'autres échelles temporelles et politiques, négociant les principes avec le terrain qu'ils labourent. Dans sa contribution principale à l'*Histoire générale du socialisme*, Madeleine Rebérioux note, par exemple, que lors des élections législatives de 1893, le candidat socialiste du Gard, Delon, définit dans sa profession de foi le socialisme comme « le respect de la liberté et de la conscience humaine » et ajoute « la vénération devant le travail » ; pendant la campagne des législatives de 1898, à Bordeaux, le socialiste Jourde prétend, pour sa part, se réclamer « avant tout de

11. C'est d'ailleurs le point de vue qu'ont adopté Jean-Jacques Becker et Gilles Candar dans l'ouvrage qu'ils ont dirigé : *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2 vol., 2004.

12. Madeleine Rebérioux, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *op. cit.*, p. 228.

la grande famille républicaine »<sup>13</sup>. Au même titre qu'il n'est pas toujours facile de distinguer entre les sectes socialistes rivales, il est parfois délicat, voire impossible, de dessiner les frontières qui séparent un socialiste d'un radical, d'autant plus que la parlementarisation du socialisme français a encouragé nombre de rapprochements. La bien nommée « discipline républicaine » exige que face aux « réacteurs », l'électeur socialiste accorde, sans mauvaise conscience aucune, sa voix au candidat radical si ce dernier est le mieux placé.

Cette proximité politique s'adosse à une parenté républicaine. Radicaux comme socialistes gèrent l'héritage républicain, c'est cette tradition qui inspire leur action. Les premiers sans réserve, les seconds avec la volonté d'en corriger les dévoiements et d'en dépasser les inachèvements. Là réside sans doute l'une des propriétés les plus repérables de la culture politique des socialistes : prolonger presque à l'infini les idéaux républicains

---

13. *Ibid.*, p. 173.

progressivement élaborés depuis la Révolution française. Peu nombreux sont ceux qui dérogent à ce môle doctrinal, minimal mais non moins exigeant. Il est d'ailleurs suffisamment évasif pour que chacun y trouve son compte : la faiblesse du lien est l'une des sources de sa force.

Un exemple permettra de mettre en évidence quelques-unes des contradictions et des ambivalences qui ont pesé sur le socialisme français, et qui expliquent bien des blocages et des embarras qui ont contribué à perturber son développement théorique. On s'en tient ici à un panorama idéologique qui fait l'économie de l'évocation des adaptations locales et personnelles. Parce qu'elle était venue à l'étude de cette séquence historique du socialisme français avec la volonté de mieux comprendre les relations que celui-ci entretenait avec la Nation, Madeleine Rebérioux s'est beaucoup penchée sur cette question. Elle l'a fait avec un soin tout particulier dans le cas de Jaurès, qui ne vaut sans doute pas pour tous les socialistes, mais se rapproche d'une ligne moyenne

suffisant à définir un horizon idéologique commun. Cette communauté de vue sur la nation, cette « culture politique » partagée si l'on se satisfait de cette notion un peu incertaine, éclaire les obstacles qui se sont levés lorsqu'il s'est agi de bâtir une conscience militante internationaliste ou quand il fallut affronter les défis nés d'un colonialisme dont aucun socialiste, ou presque, ne remettait alors en cause le bien-fondé. La dénonciation des brutalités de la conquête ou des abus du colon sans scrupule servit longtemps de viatique à l'analyse socialiste du colonialisme et à sa critique. De même, la facette patriotique de l'héritage républicain put de temps à autre prendre les couleurs non pas du nationalisme, ayant définitivement basculé à droite, mais d'un chauvinisme plus ou moins discret que l'attitude de la majorité des socialistes pendant la Grande Guerre confirma et renforça. Il n'est que de suivre l'histoire des relations tumultueuses entre socialistes français et socialistes allemands pour s'en convaincre. Ainsi, comme finit par le déplorer Madeleine Rebérioux, l'indéfinition théorique du socialisme français se fit passablement sentir dans le débat international sur

l'impérialisme qui s'engagea au début du XX<sup>e</sup> siècle et s'intensifia à la veille des hostilités : « La place de la France est quasi nulle. [...] Que leur manquait-il ? Formation économique ? Pratique du marxisme ? Volonté révolutionnaire ? Aucun Français ne tenta de dégager une théorie d'ensemble de l'impérialisme<sup>14</sup>. »

### ***Les sources théoriques et la question des héritages : Marx, le marxisme et les marxistes***

Dessinait les contours d'une problématique « culture politique » socialiste, qu'elle ne décrit jamais ni n'ausculte – il convient d'insister – comme un corps de doctrine achevé, Madeleine Rebérioux est passé par l'examen des auteurs réputés avoir marqué la culture théorique des socialistes français, aussi diaphane fût-elle. L'une de ses premières recherches avait été vouée à Pierre-Joseph Proudhon<sup>15</sup>.

14. *Ibid.*, p. 228.

15. Madeleine Rebérioux, *Proudhon et l'Europe. Les idées de Proudhon en politique étrangère*, Paris, éd. Domat-Montchrestien, 1945.

Hormis le cas tout à fait singulier, à tous les points de vue, de Jaurès, Madeleine Rebérioux ne s'est guère consacrée à l'étude théorique des écrits socialistes. De Jaurès, elle est bien loin d'ailleurs, comme je l'ai déjà mentionné, de n'explorer que la pensée saisie hors de la politique ou de la société de son temps. Ici encore, c'est une « rationalité située » qu'elle scrute. Elle s'est en revanche beaucoup interrogée sur les modalités de la *réception* des écrits de Karl Marx chez les socialistes français. Dans l'histoire de l'invention du marxisme français, qui s'est enrichie depuis de nombreux travaux<sup>16</sup>, Madeleine Rebérioux a été pionnière dans le choix de l'objet comme dans les méthodes mobilisées.

C'est à propos de Jaurès que Madeleine Rebérioux aborde l'histoire de la réception française de Marx dans

---

16. Parmi une littérature scientifique profuse, signalons, outre les nombreux travaux du regretté Jaques Grandjonc, et dans l'attente de la thèse de Jacqueline Cahen : Daniel Lindenber, *Le Marxisme introuvable*, Paris, Calmann-Lévy, 1975 ; Thierry Paquot, *Les Faiseurs de nuages. Essai sur la genèse des marxismes français*, Paris, Le Sycomore, 1980 ; Robert Stuart, *Marxism at work. Ideology, class and french socialism during the Third Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Pour la dernière génération de travaux, se reporter à Emmanuel Jousse, *Réviser le marxisme ? D'Édouard Bernstein à Albert Thomas, 1896-1914*, Paris, L'Harmattan, 2007.

les années qui suivirent la mort du philosophe. Elle y revient dans son brillant chapitre de *l'Histoire générale du socialisme* où elle détaille les aspects matériels (l'édition des œuvres de Marx<sup>17</sup>) et intellectuels (la traduction comme l'état des savoirs économiques et philosophiques en France et en Allemagne) du transfert de Marx en France, dont la dimension familiale n'est pas à négliger<sup>18</sup>. Après avoir noté que Jaurès est « trop vivant, trop proche de l'action » pour ne prendre ses appuis que chez les auteurs, Madeleine Rebérioux n'en tente pas moins l'inventaire des lectures décisives. Jamais elle ne fait de Jaurès un marxiste, ni un affidé de la doctrine, encore moins l'un de ces passionnés du marxisme, aussi intransigeant dans la défense d'une philosophie réduite à quelques formules choc, dont Marx a le génie, qu'ignorant des grands textes. Tels sont les premiers marxistes dont Marx, comme on le sait, n'était pas loin de

---

17. Cf. Bert Andreas, *Le Manifeste communiste de Marx et Engels. Histoire et bibliographie*, Milan, éd. Feltrinelli, 1963.

18. Cf. Gilles Candar, *Jean Longuet. Un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

penser qu'ils étaient des sots. Lors de son entrée en socialisme, au tout début des années 1890, Jaurès est plus expert de l'œuvre de Marx – qu'il avait en partie parcourue durant la préparation de sa thèse secondaire consacrée aux origines du socialisme allemand – que ne le sont ses épigones guesdistes. Dans les années 1880, ces derniers sont d'ailleurs pour lui encore des inconnus, hormis l'excellent connaisseur de Marx qu'est Édouard Vaillant dont le nom est déjà familier du jeune député opportuniste en marche vers le socialisme.

Madeleine Rebérioux observe avec une grande minutie l'histoire d'une lecture. Elle suit les étapes d'une appropriation, en détecte les difficultés, en repère les obstacles. Elle met en évidence les cadres d'une découverte intellectuelle, les conseils qui l'orientent, le fonds de références littéraires sur lequel elle se superpose : « En eût-il été de même s'il avait vraiment lu Marx ou si, en France, ceux qui se croyaient marxistes lui en avaient donné les clefs ? Hypothèse... C'est avec les yeux de Benoît Malon, au mieux ceux de Lucien Herr, qu'il a étudié

*Le Capital*. C'est avec la “quintessence du socialisme” de Schoefflé et des brochures de propagande, les “catéchismes socialistes”, rédigés en 1883 par Guesde et Lafargue, qu'il a abordé le matérialisme dialectique. Rien d'étonnant si, pour le distinguer du matérialisme mécaniste, il n'a vu d'autre solution que de redécouvrir, aux origines de la matière, la “conscience”<sup>19</sup> ! »

Dans un article important qui se présente autant comme une contribution à l'histoire de la réception de Marx qu'à celle de la pensée de Jaurès, Madeleine Rebérioux approfondit ce volet évidemment décisif de l'histoire culturelle du socialisme français. On ne dit pas grand-chose en soutenant que le marxisme fait partie de son répertoire théorique. Encore faut-il savoir de quel marxisme il s'agit, de quoi celui-ci est composé et comment il s'est forgé. Avec une poignée d'intellectuels, pas si nombreux, tels Lucien Herr, Charles Andler,

---

19. Madeleine Rebérioux, « Socialisme et religion : un inédit de Jaurès (1891) », *op. cit.*, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.*, p. 312.

Gabriel Deville, Georges Sorel, Hubert Lagardelle, Jean Jaurès fut l'un des médiateurs français des idées de Marx. Sa connaissance passive de l'allemand lui permettait d'accéder sans doute directement aux textes, même si tout porte à croire qu'il prit connaissance du *Capital* dans la traduction de Roy. En revanche, comme le note Madeleine Rebérioux, son outillage intellectuel, tout fait d'humanités et d'une tradition philosophique française bien éloignée de l'hégélianisme comme des sciences sociales, n'a pu l'encourager à devenir à proprement parler un adepte des idées de Marx. Il n'a pas non plus besoin de Marx pour découvrir la réalité de la lutte des classes qu'il reconnaît directement sur le carreau des mines, à Carmaux, ou dans l'observation des nombreux conflits sociaux qui agitent les années 1880 et 1890. L'importance qu'ont sur lui les morts de Fourmies, tués par l'armée lors du 1<sup>er</sup> mai 1891, a aussi souvent été évoquée. Cette façon de faire de l'histoire et de décrire la formation socialiste de Jaurès valut à Madeleine Rebérioux, à jamais marquée par une sensibilité labroussienne, d'affronter avec vigueur Georges Lefranc dont l'ouvrage *Jaurès et le socialisme*

*des intellectuels*<sup>20</sup> défendait l'idée que seule la fréquentation des beaux esprits du socialisme était à même de rendre compte de la « conversion » de Jaurès au socialisme.

Bon connaisseur de Marx sans doute, meilleur en tout cas que bien des militants socialistes qui s'en réclamaient, notamment dans les rangs guesdistes, Jaurès n'est donc pas marxiste. Ce qui ne manqua pas d'avoir quelques conséquences politiques pour un dirigeant comme lui à la stature internationale : « Le milieu marxiste de la II<sup>e</sup> Internationale est dominé par les sociaux-démocrates de langue allemande. Jaurès n'en manie pas le vocabulaire, il n'en utilise que rarement les concepts, auxquels il cherche des équivalents spiritualistes ou qu'il néglige. Son langage et sa philosophie le rendent incompréhensibles aux marxistes de son temps, toutes tendances confondues. Ni orthodoxe, ni révisionniste, ni radical. Inclassable<sup>21</sup>. »

20. Georges Lefranc, *Jaurès et le socialisme des intellectuels*, Paris, Aubier, 1968. Cf. la réponse de Madeleine Rebérioux dans le *Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, 1970.

21. Madeleine Rebérioux, « Jaurès et le marxisme » dans *Histoire du marxisme contemporain*, t. 3, Paris, éd. 10/18, 1977, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, op. cit., p. 390-391.

## PRATIQUES MILITANTES

Composite, la culture socialiste se laisse donc mal circonscrire sous la forme d'une simple équation doctrinale. Décèle-t-on davantage d'unité à l'échelle des pratiques militantes qui en découlent ? Plusieurs études de Madeleine Rebérioux ont contribué à enrichir d'enquêtes de type ethno-historique l'histoire de la culture politique des socialistes. Certains auteurs l'avaient précédée dans cette démarche, à commencer par Maurice Dommanget, si expert en pratiques militantes auxquelles Madeleine Rebérioux porta une attention toute particulière.

### *Le Parti socialiste existe-t-il ?*

Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le terme de « parti » n'est pas aussi limpide qu'il semble l'être devenu depuis. C'est le XX<sup>e</sup> siècle et la modernisation du champ politique, le développement des expériences démocratiques comme, à l'inverse, la mise en place des régimes totalitaires, qui confèrent au parti politique ses propriétés

d'appareil bureaucratique et d'institution vouée à la conquête et/ou à la gestion du pouvoir. Cette forme contemporaine du parti a progressivement surgi dans les rangs socialistes au cours des deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle sans éliminer tout à fait une autre forme partisane, plus plastique, proche du réseau informel, où se rassemblent des individus ayant le sentiment de partager des convictions morales et politiques communes. Le socialisme en France s'est longtemps propagé sous une forme réticulaire où s'agencent mille microstructures, aux marges du politique : sociétés de libre-pensée, franc-maçonnerie, corporations, groupes de réflexion, etc. Madeleine Rebérioux propose du parti socialiste en gésine la définition suivante : un ensemble formé par « une communauté de gens qui ont le même idéal<sup>22</sup>. » Ce « parti »-là s'apparente plus simplement à un « camp » aux frontières mouvantes, un peu à la manière du « Parti républicain » dont les socialistes sont d'ailleurs les héritiers directs. On retrouve aussi ce sens dans ce que

---

22. *Id.*, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », *op. cit.*, p. 151.

l'on désigne par l'expression de « parti ouvrier » ou « parti des travailleurs » : le Parti socialiste n'est-il pas d'ailleurs celui qui revendique une identité de classe ? On comprend mieux ainsi le nom que se donna le premier parti socialiste unifié, après l'« immortel » congrès de Marseille en 1879 : Fédération du parti des travailleurs socialistes de France. Ce parti est un rassemblement à peine structuré de toutes les organisations ouvrières, politiques, corporatives, coopératives, culturelles, fédérées dans cette vaste et informelle FPTSF.

Cette dernière forme, qu'on pourrait qualifier de *basse intensité institutionnelle*, a été celle que le socialisme français a retenue avec le plus de prédilection, à l'inverse des grosses machineries allemande et, dans une moindre mesure, britannique. Sans en faire la théorie, et alors même que, de Roberto Michels à Mosei Ostrogorski, les sociologies de partis avaient fleuri avant la Première Guerre mondiale, Madeleine Rebérioux s'attache à décrire et à observer le fonctionnement des partis socialistes français, des années 1880 à l'unité de 1905.

Elle met ainsi en lumière une culture partisane originale. Elle souligne à plusieurs reprises que tous les partis, y compris les plus structurés comme le furent successivement les trois partis guesdistes, Parti ouvrier, Parti ouvrier français puis Parti socialiste de France, furent en réalité peu centralisés, arc-boutés à une bureaucratie souvent transparente et composés d'un très petit nombre de militants. Nous sommes bien loin des « bataillons de cotisants » de la social-démocratie allemande contre lesquels fulminaient, avec une pointe d'envie, nombre de socialistes français. L'organisation est si aléatoire que, même chez les guesdistes durant les années 1880, les congrès sont réunis de façon extrêmement épisodique.

Passer par l'examen de la pensée de Jaurès pour tenter de comprendre ce qu'est le parti socialiste avant 1914 n'est pas la voie la moins pertinente. Jaurès se compte parmi ceux qui comprennent que les nouvelles coordonnées de la vie politique démocratique (parlementarisation et massification) ordonnent que les socialistes se dotent



d'une organisation aussi puissante et aussi unifiée qu'il est possible. La réalisation de cet objectif occupe, avec la lutte contre la guerre, le cœur de sa réflexion et de son action<sup>23</sup>.

### ***Propagander***

« Avant 1914, écrit Gilles Candar, être socialiste était “propagander” et “organiser”<sup>24</sup>. » Comme l'Idée républicaine, l'Idée socialiste présente la propriété d'être destinée à « descendre » dans les masses pour s'y répandre<sup>25</sup>. La première mission des socialistes relève donc du prosélytisme. Le défi est d'autant plus grand que le suffrage universel masculin a placé la politique sous le régime de la culture de masse. Il faut convaincre par tous les moyens, la mobilisation de la raison citoyenne ou l'agitation des intérêts de classe ne suffisent pas. Actionner les ressorts émotionnels relève désormais d'une action politique qui a cessé de n'occuper que quelques cercles d'élus.

23. *Id.*, « La conception du parti chez Jaurès », *op. cit.*

24. Gilles Candar, *Jean Longuet...*, *op. cit.*, p. 89.

25. Cf. Maurice Agulhon, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la I<sup>re</sup> République*, Paris, Le Seuil, 1979.

Les socialistes ont pris acte de cette nouvelle donne par la définition de tout un ensemble de pratiques symboliques dont la gamme s'étend de l'adoption de comportements privés exemplaires à une geste militante faite d'actions remarquables passant notamment par l'usage d'objets bien reconnaissables : drapeaux, insignes, chants, vêtements. Charles de Fitte escalade à cheval les marches de la cathédrale d'Auch et Paule Minck appelle son premier fils Lucifer-Blanqui-Vercingétorix. Cette intrusion du public dans le privé, de la politique jusque dans le plus intime des existences individuelles, constitue un mode particulier de relation à la politique qu'encourage la « vie socialiste ». Même après l'unité de 1905, les guesdistes conservent une panoplie où l'on distingue le port du chapeau à larges bords et l'inévitable lavallière. Comportements de tribu qui concernent parfois l'ensemble de la famille socialiste lorsqu'il s'agit de se retrouver dans une mémoire partagée : la Révolution française et, plus encore, la Commune.

Madeleine Rebérioux fit de la Commune un « lieu de mémoire » du mouvement socialiste, avec une distance

critique qu'appelait selon elle le concept. Le respect que suscite la grande figure du vétéran de la Commune qu'est Édouard Vaillant est bien connu. À son entrée dans les salles de meetings, chacun se lève. Nul doute que l'étude la plus achevée des pratiques militantes est celle qui a pris soin de scruter sur la longue durée les recueils printaniers de la gauche devant le Mur des fédérés, au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Cette pratique s'est peu à peu imposée à partir des années 1880, non sans tensions entre groupes commémorants qui se disputaient la mémoire des martyrs. Le Parti socialiste unifié en 1905 fait de la « montée au mur » une « efficace entreprise de structuration »<sup>26</sup>, nécessaire à l'édification d'une conscience partisane. L'émotion partagée, qu'elle qu'en soit l'origine et les ressorts, soude bien plus efficacement les militants que les motions de congrès. Voici sans doute pourquoi la SFIO encadre efficacement l'organisation de ce moment devenu capital dans l'histoire des rituels

26. Madeleine Rebérioux, « Le Mur des Fédérés. Rouge, "sang craché" » dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, t.1 : *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 367.

socialistes et confia la responsabilité à l'homme d'appareil qu'était Pierre Renaudel. À partir de 1910, c'est lui qui arrêta à l'avance le plan de la manifestation, en prenant soin de placer tous les cent mètres des « hommes de confiance ».

En même temps qu'il augmente ses effectifs, le Parti socialiste se professionnalise. Il ne faut pourtant pas exagérer ses capacités d'action ni son organisation avant 1914. Nous sommes encore bien loin des appareils que nous connaissons aujourd'hui, mais il est peu contestable qu'une « courbe d'apprentissage » permit alors aux socialistes de mieux s'imposer sur la scène militante. Le phénomène est particulièrement observable en matière de manifestations. Madeleine Rebérioux en fait la démonstration dans son étude publiée sur les deux grandes manifestations qui firent suite à l'exécution de l'anarchiste espagnol Francisco Ferrer. La première, le 13 octobre 1909, jour de la mort de Ferrer, fut une manifestation très violente qui entraîna la mort d'un policier. La seconde, le 17 octobre, fut au contraire très

calme, après négociation entre les responsables socialistes et la police. En l'absence de tout droit de manifestation, obstinément refusé par la législation républicaine, naquit, souterrainement, un « droit à manifester », complément indispensable du suffrage universel<sup>27</sup>.

La création des délégués permanents à la propagande constitue un autre exemple à même d'illustrer cette montée en puissance progressive de l'organisation socialiste et de la professionnalisation des pratiques militantes après 1905. Au lendemain de l'unification socialiste, le Parti socialiste confie à trois de ses meilleurs orateurs, Jules Guesde, Marcel Cachin et Pierre Renaudel, la tâche de porter la bonne parole socialiste à travers tout le pays. L'unification au sommet doit trouver sa traduction à la base. Les trois délégués se mettent à la disposition des secrétaires fédéraux pour animer des réunions dans les moindres bourgades, à l'issue desquelles on pouvait espérer la création, plus ou

27. *Id.*, « Manifester pour Ferrer » dans *L'affaire Ferrer*, Castres, Centre national et Musée Jean Jaurès, 1991, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.* Cf. Olivier Fillieule, Danielle Tartakowky, *La Manifestation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

moins durable, de groupes socialistes. Ce travail de propagande est réparti entre les députés – auxquels sont le plus souvent réservées les grandes villes et les agglomérations dans lesquelles le parti était bien structuré – et les délégués permanents qui se voient assignée, selon les propres termes de Marcel Cachin, « la tâche de défrichage, d'éducation et d'organisation des petites villes et des villages de province. À eux, le contact direct avec les ouvriers, les paysans, les artisans, les commerçants restés jusque-là hors de l'influence des idées socialistes<sup>28</sup>. »

Le bilan de la propagande socialiste, tout mitigé qu'il fût – il faut sans cesse affermir la consistance de groupes à l'existence parfois bien fragile –, est moins sombre que ce que certains délégués, épuisés par une œuvre aussi ingrate, laissent parfois entendre. Les efforts pour moderniser ce type de pratiques militantes doivent aussi

28. Institut de recherches marxistes, archives Marcel Cachin, boîte 8, dossier 1 : notes autobiographiques de Marcel Cachin. Cité dans Gilles Candar et Christophe Prochasson, « Un militant socialiste : Marcel Cachin », introduction à Marcel Cachin, *Carnets 1906-1916*, t.1, Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 16. Cf. Gilles Candar et Christophe Prochasson, « Le socialisme à la conquête des terroirs », *Le Mouvement social*, juillet-septembre 1992.

être mentionnés : dans les années 1910, le phonographe et le cinéma viennent enrichir l'équipement de certains militants déjà riche d'un patrimoine d'affiches ou de cartes postales que l'on s'emploie désormais à étudier de près. Ici et là, chez les militants socialistes, on perçoit aussi la conscience que « la politique n'est pas tout, qu'elle ne peut pas nous donner tout ce que nous avons »<sup>29</sup>, comme le formulait Armand Girard, le militant de Cuisery dont Madeleine Rebérioux commenta le *Journal*. D'autres voies étaient possibles pour « changer la vie », comme on le dira plus tard. Autour du sport ou d'activités intellectuelles, s'ébauchait une vie associative qui donnait au socialisme français un cachet tout à fait singulier.

### *Un socialisme d'éducation*

L'éducation est au cœur des enjeux identitaires du socialisme français. La citation de Marcel Cachin vient de l'illustrer : la propagande socialiste s'apparente aux yeux de

29. Madeleine Rebérioux, « Un groupe de paysans socialistes de Saône-et-Loire à l'heure de l'unité (1905-1906) : le Journal du groupe d'études sociales de Cuisery », *op. cit.*, p. 35.

ses agents ni plus ni moins qu'à un travail d'éducation. Politiser, c'est éduquer. Charles Péguy – encore lui ! – ne se trompait pas en mettant en avant cet idéal et en parlant d'un « socialisme d'éducation », trahi, selon lui, par la mise au pas imposée par la logique de parti.

Madeleine Rebérioux a beaucoup insisté sur cette dimension proprement culturelle du socialisme français qui traduit aussi l'insertion de celui-ci dans des horizons républicains. Pour bien apprécier cette propriété éducative du socialisme français, il convient de s'écarter du seul périmètre partisan. Certes, on manifeste de telles préoccupations au sein de l'appareil. La SFIO dispose d'une « librairie » qui édite et vend des brochures mais, si l'on en croit plusieurs témoignages, toujours en nombre insuffisant. C'est l'une des antennes les plus entendues à chaque début de congrès que celle de son responsable, Lucien Roland, déplorant sans discontinuer les faibles ventes de la librairie du parti, attestant, selon lui, les déficiences doctrinales de tant de militants. Nul grand projet éditorial n'est non plus porté par la SFIO, malgré

quelques velléités de publication des œuvres complètes de Marx dont Jean Longuet, son petit-fils, se fit un temps le promoteur.

En rupture avec la tradition des Universités populaires est fondée en 1909 une École socialiste par quelques étudiants parrainés notamment par le germaniste Charles Andler, professeur à la Sorbonne. Cette initiative, portée par la volonté de mettre la science au service de la politique, rencontre le succès. Le déclenchement de la guerre de 1914 y met un terme. Deux tentatives précédentes s'étaient en revanche rapidement éteintes, l'une en 1899, dans le sillage de l'affaire Dreyfus, crise qui avait alerté les socialistes dreyfusistes des dangers inhérents au défaut d'éducation, l'autre en 1908, portée par la fédération socialiste de la Seine.

1909 est la bonne année. L'initiative de créer une nouvelle Ecole socialiste est prise par Jean Texcier, secrétaire du Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires, qui s'attire le concours d'hommes d'expérience, savants et

universitaires ralliés au socialisme : outre Charles Andler déjà nommé, Hubert Bourgin, Lucien Herr, Marcel Mauss, François Simiand. Le Parti socialiste apporte son soutien en laissant toute latitude à l'équipe dirigeante. L'objectif assigné à l'École est simple et répond à la conception d'un militantisme politique proche de l'éducation mutuelle : « L'École socialiste est une libre coopérative dont le but est de donner au socialisme français un organe d'information scientifique. Elle se préoccupe d'unir la jeunesse socialiste intellectuelle et ouvrière dans l'étude commune du mouvement socialiste en France et à l'étranger, et de lui donner, par une large information étendue à tous les domaines de la science sociale, l'esprit critique nécessaire au développement continu de la vie et de la doctrine du socialisme<sup>30</sup>. » Les Universités populaires avaient préfiguré l'École socialiste avant même que l'affaire Dreyfus ne leur donne le coup de fouet que l'on sait. Décimées à partir des années 1903-1904, les Universités populaires sont

---

30. Archives de l'École socialiste communiquées par Madeleine Rebérioux, citées dans Christophe Prochasson, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 64.

remplacées par l'École socialiste qui tente d'en réactiver l'esprit, tout en évitant de sombrer dans leurs travers, à commencer par leurs déficiences pédagogiques trahissant l'inadaptation des programmes et des méthodes d'enseignement au principal public visé : la classe ouvrière. Et pourtant ! Jaurès n'avait-il pas pointé, dès 1895, l'écueil d'une telle éducation socialiste qui ne devait pas se réduire à l'« attirail d'érudition ou une complication de rêverie qui embarrasserait la marche du prolétariat » ? Au contraire, l'éducation « vraiment socialiste » devait se confondre « avec la vie même » : « Le socialisme seul peut faire de la pensée dans le peuple, non une simagrée scolaire qui cesse à treize ans, quand l'enfant entre à l'atelier, mais une habitude et une vérité<sup>31</sup>. »

C'est donc aux marges qu'il convient surtout de se placer pour capter le plus amplement possible les pratiques liées au « socialisme d'éducation ». Un autre exemple peut être

---

31. Jean Jaurès, préface à Benoît Malon, *La Morale sociale. Morale socialiste et politique réformatrice*, éd. Le Bord de l'eau, 2007. Présentation de Philippe Chaniol, p. 386-387.

convoqué, et qui a donné lieu à la publication d'un important article de Madeleine Rebérioux. Le guesdiste Adéodat Compère-Morel, après s'être forgé une solide compétence en matière de politique agraire, se décide à doter le Parti socialiste d'une « nouvelle arme de propagande » : *L'Encyclopédie socialiste*. S'entourant de plusieurs auteurs dont les plus prolixes, Charles Rappoport et Hubert-Rouger, étaient directement issus de la famille guesdiste, Compère-Morel parvient à publier neuf volumes entre 1912 et 1914 (les trois derniers parurent après la Première Guerre mondiale), ayant vocation à faire le tour de l'univers socialiste, en France et à l'étranger : y défilent idées, acteurs, institutions.

Si *L'Encyclopédie socialiste* n'est pas éditée par le Parti socialiste dont elle est indépendante, de grands militants y apportent leur pierre, tels Jean Longuet, Paul Louis, Anatole Sixte-Quenin. L'entreprise tente aussi de répondre aux soucis manifestés à plusieurs reprises au sein du parti en matière de propagande ou, si l'on préfère, car les deux mots ne se heurtaient pas encore, d'éducation.

C'est d'ailleurs un éditeur connu pour ses préoccupations pédagogiques, la Librairie Quillet, qui prend en charge l'entreprise. Aristide Quillet, qui avait adhéré au Parti socialiste en 1906 (et ne le quitta qu'en 1927), est l'éditeur de *L'Homme et la terre* d'Élisée Reclus. Il publie aussi depuis 1902 plusieurs ouvrages de type encyclopédique dans lesquels on traite tout à la fois de médecine, d'hygiène, de mécanique ou d'électricité. En 1907, la Librairie Quillet publie l'ouvrage *Mon professeur*, qui, en cinq copieux volumes, s'adresse aux « fils du peuple à qui ont manqué les ressources de l'école »<sup>32</sup>. On conçoit donc aisément qu'Aristide Quillet ait accueilli favorablement le projet de Compère-Morel qui était dans la droite ligne de ses choix éditoriaux.

Nul doute que le socialisme français constitue un phénomène culturel de grande ampleur, né dans les toutes premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, qui ne peut être

---

32. Cité par Madeleine Rebérioux dans « Guesdisme et culture politique : recherches sur l'Encyclopédie socialiste de Compère-Morel », *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Paris, Éditions ouvrières, 1976, repris dans Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, *op. cit.*, p.79.

cantonné à la surface d'une seule organisation politique. Si les hommes politiques et les institutions s'en sont emparés, tout particulièrement durant les deux dernières décennies, il fut longtemps une affaire d'intellectuels, d'hommes et de femmes de culture. Il l'était d'ailleurs encore beaucoup au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais c'est surtout dans les années 1930, remarque Madeleine Rebérioux, que durant un « bref moment », « s'opèrent, entre le militantisme et la culture, des noces joyeuses »<sup>33</sup>.

## LE SOCIALISME COMME CULTURE

### *Les intellectuels et le socialisme*

Dont acte : le socialisme est plus qu'un mouvement politique et ne se réduit pas à l'expression des intérêts de la classe ouvrière. Il est tout une culture et sa sphère d'influence est large. Elle intègre les élites culturelles depuis

---

33. Madeleine Rebérioux, « Culture et militantisme », *op. cit.*, p. 7.

le tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Au moment historique qui a principalement retenu les travaux de Madeleine Rebérioux, la question de ceux que l'on commence à appeler tout simplement les « intellectuels »<sup>34</sup> devient primordiale.

Le socialisme d'éducation a beaucoup reposé sur l'entrée en socialisme des intellectuels. Le cas de Péguy, dont l'adhésion au socialisme fut d'ailleurs éphémère, est loin d'être isolé. Le mouvement des Universités populaires, institutions certes fondées pour les deux tiers à la demande des Bourses du travail, a su attirer des milliers d'intellectuels. Qu'y venaient-ils faire ? « En diffusant leurs connaissances [...] ils espèrent, note Madeleine Rebérioux, faire reculer les pulsions de barbarie raciste et de nationalisme grossier dont ils ont reconnu la présence chez ceux qui voulaient "pendre Zola" et mettre à mort "tous les youpins"<sup>35</sup>. »

34. Cf. Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

35. *Id.*, préface à Lucien Mercier, *Les Universités populaires : 1899-1914. Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Éditions ouvrières, 1986.

Ce premier engagement d'ampleur des intellectuels ne profite pourtant pas au mouvement socialiste, comme on le soutient parfois un peu trop rapidement. Les grandes figures intellectuelles du socialisme français, de Lucien Herr à Charles Andler<sup>36</sup>, en passant par Georges Sorel ou Bracke-Desrousseaux<sup>37</sup> et quelques autres, lui avaient fait allégeance avant que n'éclatât l'affaire Dreyfus. Après celle-ci, les intellectuels ne suivent guère Jaurès dans le Parti socialiste unifié. Celui-ci, qui aurait pu passer pour leur mentor, devient même parfois un repoussoir (voyez Péguy !), un traître, qui aliène sa liberté de pensée et l'indépendance de son jugement à la discipline de parti. Il y eut sans doute d'ailleurs dans ce comportement une excessive frilosité, tant la SFIO naissante, comme on l'a vu, ne ressemble en rien au Parti communiste qui mena ses intellectuels à la baguette. Mais l'enrégimentement, si offenbachien fût-il, est perçu comme une menace par des intellectuels jaloux d'une liberté qui venait de faire les preuves de sa force pendant les événements dreyfusards.

36. Cf. Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr. Le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

37. Cf. Christophe Prochasson, *Les Intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997.



Comment dès lors comprendre ce qu'est en ces années (et sans doute bien après) un *intellectuel socialiste* ? La formule convient-elle même vraiment ? Comment classer Jaurès dans cette configuration socioculturelle propre au socialisme français ? C'est dans l'ensemble du socialisme européen que, sous le poids grandissant des professions intellectuelles au sein du mouvement socialiste, les auteurs furent prompts dans ses rangs à s'interroger sur la signification de cette pénétration. Fallait-il la redouter, l'encourager, la maîtriser ? Quelle place et quel rôle allait-on assigner à ces « couches nouvelles » du socialisme dont la nature de classe ne faisait pas alors problème : n'était-il pas uniquement le vecteur des aspirations ouvrières ? Embarrassante et périlleuse contradiction...

En France, nombreux furent les articles et les ouvrages à s'emparer de la question : Georges Sorel, Paul Lafargue, Hubert Lagardelle, Édouard Berth, Charles Péguy ont sans doute été les plus prolixes, au tournant du siècle et dans le sillage de l'Affaire. En Allemagne, Karl Kaustky fut l'auteur d'une réflexion sur le rôle de l'*Intelligenz*,

publiée dans la *Neue Zeit*, qui retentit dans l'Europe entière. En Italie, Antonio Gramsci ébaucha sa théorie de l'intellectuel organique et en Grande-Bretagne, la Fabian Society fit, elle aussi, un sort aux intellectuels<sup>38</sup>. Dans ce contexte, il est tout à fait remarquable que Jaurès ait peu contribué à ce débat qu'il considérait sans doute comme périphérique. Comme il le soutient dans l'un de ses articles les plus souvent cités, l'avenir du socialisme repose sur l'idée que le prolétariat est la « vraie classe intellectuelle », c'est-à-dire la seule à même de dessiner les contours d'un avenir historique. Pour le reste, si l'on ne peut dénier à Jaurès d'éminentes et enviabiles qualités intellectuelles – on pourrait d'ailleurs mettre Clemenceau sur un plan analogue –, il est flagrant que sa pratique sociale relève bien davantage du répertoire de l'action politique, à laquelle il confère une indéniable profondeur réflexive, que de l'univers des écrivains, des artistes, des professeurs ou des savants.

38. Shlomo Sand, « Le marxisme et les intellectuels vers 1900 », dans Madeleine Rebérioux et Gilles Candar (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994.

## *Le vaste monde des revues*

On sait à quel point les revues structurent le monde intellectuel. Leur montée en puissance est parfaitement contemporaine du processus d'autonomisation qui a donné naissance aux « intellectuels ». Il n'est donc pas indifférent de mentionner qu'en dépit de rares collaborations occasionnelles à quelques périodiques, à l'encontre de plusieurs « intellectuels » socialistes, Jaurès n'est pas un homme de revue. Il est en revanche un journaliste bien trempé<sup>39</sup>.

Accompagnant le vif développement des études sur les intellectuels, historiens et sociologues ont engrangé connaissances et analyses sur le monde particulier des revues, si particulier d'ailleurs qu'on put le considérer, du côté de la sociologie de Pierre Bourdieu, comme un « champ »<sup>40</sup>. Le concept n'est pas sans

pertinence s'il permet de mettre en évidence le véritable système relationnel qu'établissent entre eux les périodiques : hiérarchies symboliques, concurrences, alliances, naissances et disparitions animent l'ensemble du dispositif. La sphère socialiste obéit aux mêmes règles. Le « champ des revues socialistes » s'organise autour de quelques pôles dont Madeleine Rebérioux a été la première à esquisser l'histoire.

Les intellectuels ont importé au sein du mouvement socialiste une pratique plutôt née sur les berges de la littérature d'avant-garde, consistant pour les jeunes écrivains à se rassembler autour d'un petit périodique pour se faire entendre et promouvoir œuvres et idées. Le genre s'est étendu au monde de la science. Dans les années 1890, les sciences sociales en voie d'affirmation ou la philosophie en pleine résistance ont beaucoup eu recours aux revues : *Revue historique*, *Revue philosophique*, *Revue de métaphysique et de morale*, etc., ont contribué à organiser des disciplines ou, au sein des disciplines, des courants de pensée, voire des « écoles ».

---

39. Christophe Prochasson, « Jaurès et les revues », *ibid.*

40. Anna Boschetti, *Sartre et les temps modernes*, Paris, Éditions de Minuit, 1985.

Il en est allé de même à l'intérieur de la mouvance socialiste. Des circulations existent d'ailleurs entre les revues du monde savant et les revues socialistes qui bénéficient d'une indépendance politique très grande. Aucune n'est attachée à une quelconque organisation. Elles n'affichent que des ambitions intellectuelles et théoriques, disposent donc de belles marges de manœuvre qui expliquent qu'elles sont souvent de grande qualité. Le cas de Georges Sorel suffit à montrer que l'on peut écrire tout à la fois dans la *Revue de métaphysique et de morale*, dont il est un collaborateur régulier, et être un habitué des revues socialistes. L'affaire Dreyfus facilita les transferts entre ces milieux très compénétrés.

Dans les années 1890, on voit surgir plusieurs revues, plus ou moins affiliées au « marxisme », c'est-à-dire à l'étude critique des écrits de Marx, lancées par de jeunes intellectuels pressés de conférer au socialisme une doctrine un tant soit peu articulée qui, selon eux, lui faisait tout à fait défaut. *L'Ère nouvelle* lancée par Georges Diamandy, *La Jeunesse socialiste*

fondée à Toulouse par Hubert Lagardelle, puis *Le Devenir social*, *Le Mouvement socialiste*, illustrent cette brillante génération.

L'engagement des intellectuels dans le dreyfusisme donne à la pratique un deuxième élan. Outre *Le Mouvement socialiste* que fondent plusieurs jeunes intellectuels socialistes et dreyfusards comme Jean Longuet et Hubert Lagardelle, on compte d'autres créations de périodiques qui marquèrent durablement l'histoire intellectuelle du socialisme quand ce n'est pas l'histoire intellectuelle tout court : *Pages Libres* de Charles Guyesse, ou *Les Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy, ont chacune constitué des pôles structurants du champ des revues dreyfusardes.

Une troisième vague, enfin, mérite d'être mise en évidence. On la repère dans les années 1910 autour d'une petite revue pourtant provinciale, *L'Effort*, créée à Poitiers par un jeune professeur d'histoire, Jean-Richard Bloch. Le fondateur, aspirant à faire de son petit périodique un foyer de renouvellement de la culture socialiste, attira

une petite phalange d'écrivains et d'artistes désireux de promouvoir un « art révolutionnaire ». Autour de *L'Effort*, devenue *L'Effort libre*, se met en place tout un réseau de périodiques de même type qui entretiennent entre eux un projet politique et esthétique analogue : *Les Horizons*, *Les Cahiers d'aujourd'hui*, *Les Feuilles de mai*, *Les Cahiers du centre*, etc.<sup>41</sup>.

Ces trois vagues de création cachent la présence de revues plus singulières, tout aussi intéressantes cependant pour l'histoire du socialisme. Celles-ci se situent dans un autre espace idéologique du socialisme français. La première, la « vieille dame du socialisme », comme se plaît à la désigner Madeleine Rebérioux, est la *Revue socialiste*. Elle y est revenue à plusieurs reprises, notamment dans un long article des *Cahiers Georges Sorel*. Créée en 1880 – mais ce fut alors une « demi-fausse couche »<sup>42</sup> –, elle naît véritablement en 1885 et reste

41. Christophe Prochasson, « *L'Effort libre* de Jean-Richard Bloch (1910-1914) », *Cahiers Georges Sorel*, n°5, 1987.

42. Madeleine Rebérioux, « La Revue socialiste », *Cahiers Georges Sorel*, n°5, 1987, p. 15.

vivace, en dépit de périodes d'assoupissement, jusqu'à la Grande Guerre. Benoît Malon<sup>43</sup> en est dans un premier temps le véritable maître Jacques, tout à la fois directeur, gérant et secrétaire de rédaction, mettant toutes ses forces au service de « l'Idée ». Lui succèdent Georges Renard, Gustave Rouanet, Eugène Fournière, avant qu'en janvier 1910 Albert Thomas en prenne le poste de rédacteur en chef, taillé pour lui. Thomas apporte à la revue du sang frais. Il fusionne sa propre revue qui végétait, la *Revue syndicaliste* créée en 1905, avec la *Revue socialiste*. À cette première greffe, il en ajoute une seconde en mobilisant une partie de son réseau. Composé pour beaucoup de la fine fleur de l'École normale supérieure, imprégnée par la sociologie d'Émile Durkheim, ce milieu actif d'intellectuels socialistes s'était fait connaître par le lancement d'une série de petites brochures, les *Cahiers du socialiste*. Ce Groupe d'études socialistes – tel était le nom

43. Cf. K. Steven Vincent, *Between Marxism and Anarchism. Benoît Malon and French Reformist Socialism*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1992. Se reporter aussi à Benoît Malon, *La Morale sociale – Morale socialiste et politique réformatrice* (textes choisis), présentation de Philippe Chaniat, éd. Le Bord de l'eau, 2007.

de ce cénacle qu'animait un jeune ethnologue, Robert Hertz – cherchait des réponses aux grandes questions soulevées par le socialisme dans le cabinet secret des sciences sociales. La *Revue socialiste* devint ainsi le centre d'élaboration d'un socialisme réformiste et gradualiste modernisé.

### ***Choix culturels***

C'est au sein de ces revues (à vrai dire surtout la *Revue socialiste* et la pléiade de revues politico-littéraires des années 1910 dites « vitalistes »), qui disposent souvent de rubriques critiques consacrées au « mouvement littéraire et artistique », ou, plus épisodiquement, dans les colonnes des journaux socialistes, en particulier dans *L'Humanité* surtout après son passage à six pages en 1913, que s'exprime ce qu'en aucun cas on ne pourrait reconnaître comme une « ligne culturelle » monolithique. Des choix sont faits, cohérents souvent, surprenants parfois, qui se combinent vaguement dans une indéfinie théorie esthétique, *l'art social*, où se chevauchent une morale et une philosophie.

Il n'est que de se tourner, une nouvelle fois, vers le *Journal* tenu par Armand Girard pour apprécier la place importante que la culture, au sens restreint, tient dans l'œuvre d'émancipation à laquelle se livrent les militants : « Tout ce qui est bon et beau, les arts, les sports, la littérature, il faut que nous, socialistes, qui croyons avoir un idéal humain, plus élevés que d'autres, nous sachions goûter et faire goûter tout ce qui fait le bonheur des hommes. Lorsque nous aurons une salle à nous gentiment aménagée, quand nous posséderons une bibliothèque composée des ouvrages de nos meilleurs auteurs socialistes. Quand quelque musicien y aura créé une symphonie, quelque poète apporté un peu de littérature et que d'autres y essayeront leurs crayons ou leurs pinceaux, leurs burins, ou apporteront un peu de leur science, notre œuvre sera complète, ce jour-là notre groupe sera indispensable, nécessaire à la jeunesse qui veut vivre et s'instruire, il sera la source de bonne éducation, de bel esprit, de grand savoir. Ici vivra la véritable fraternité grandissant avec la liberté et l'égalité.

Nous faisons appel à tous les républicains, artistes, musiciens ou poètes, pour répandre leurs talents leurs savoirs, leur esprit, parmi leurs frères d'idéal.

Nous faisons encore appel à tous ceux qui possèdent des livres et des brochures, pour nous en faire part et les faire circuler dans le groupe.

Nous recevrons de même des dons artistiques, tableaux, images, les collections, vieux papiers, vieilles monnaies, etc. Tout ce qui est susceptible d'intéresser et d'amuser<sup>44</sup>. »

Pour saisir une conscience militante, il convient donc d'étudier la culture que les socialistes tentèrent d'inoculer à leurs contemporains. Celle-ci est surtout littéraire, même si les beaux-arts donnèrent lieu à des critiques, parfois même le cinéma, notamment dans les colonnes de *L'Humanité* durant les quelques mois qui précèdent la Première Guerre mondiale. Madeleine Rebérioux s'est,

quant à elle, particulièrement consacrée aux relations que les socialistes entretiennent avec la critique littéraire, laissant à d'autres le soin de prolonger ces premières pistes du côté des arts visuels ou sonores. Aborder la « critique socialiste », si tant est que celle-ci ait eu une quelconque consistance en France au tournant du siècle, devait permettre de repérer les aspects savants de la culture socialiste, en tout cas celle que souhaitaient mettre en avant les militants socialistes chargés de cette tâche. Sans doute peut-on considérer que les militants socialistes s'appliquèrent alors à forger une culture populaire qui venait compléter les savoirs et les goûts hérités de l'expérience scolaire. Leur médiation fut une éducation qui transmettait tout autant qu'elle transformait un patrimoine hérité.

Que tirer de cette observation ? Des informations évidemment contradictoires puisqu'il est impossible de ciseler *ex post* une culture socialiste. Il est en revanche envisageable de mettre en lumière quelques grandes tendances. Madeleine Rebérioux note surtout que chez

44. Cité par Madeleine Rebérioux, « Un groupe de paysans socialistes de Saône-et-Loire à l'heure de l'unité (1905-1906) : le Journal du groupe d'études sociales de Cuisery », *op. cit.*, p. 34.

les socialistes l'écrivain est d'abord « défini comme celui qui fait connaître la vie sociale »<sup>45</sup>. La bonne littérature est celle qui s'enracine dans un bon contenu : la peinture des pauvres et des souffrants par priorité. On éprouve cependant quelque difficulté à identifier chez les socialistes une contre-culture à même d'annoncer un monde entièrement nouveau. Hormis le cas fameux de Paul Lafargue, s'en prenant au mythe Hugo dans *La Légende de Victor Hugo* rédigée à l'occasion de la disparition du grand poète national en 1885, ou mettant en accusation les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et leurs « grues métaphysiques », c'est de cet héritage-là et de quelques autres, qui composaient aux yeux de Lafargue et de plusieurs dirigeants guesdistes l'architecture à renverser d'une « culture bourgeoise », dont se réclamaient la plupart des intellectuels et militants socialistes : Émile Zola et tout le naturalisme, Léon Tolstoï, Upton Sinclair... Jaurès, de formation toute classique, ne fait pas exception : Puvis de Chavannes est l'un de ses

45. Madeleine Rebérioux, « Critique littéraire et socialisme au tournant du siècle », *Le Mouvement social*, n°59, avril-juin 1967, p. 19.

peintres favoris. À la veille de la guerre, l'écrivain « de génie » qu'il découvre, c'est Alain, et non Proust ou Apollinaire, qui lui sont parfaitement inconnus.

Les avant-gardes politiques que constituent indéniablement les socialistes, républicains, certes, mais avancés, ne rencontrent guère les avant-gardes esthétiques. Les socialistes français n'ont pas manifesté à l'égard des formes de leur modernité l'attention que leur portaient leurs camarades allemands, russes ou roumains. Au congrès de Gotha, en 1896, la social-démocratie allemande avait ouvert un débat au sujet de l'orientation « naturaliste » donnée à l'hebdomadaire illustré du parti, *Die Neue Welt*<sup>46</sup>. Rien de semblable dans aucun des congrès socialistes français. Comme s'en lamente le critique Camille Mauclair, alors proche des socialistes, il faut se résoudre à constater « l'éloignement et la défiance manifestée par une partie des socialistes envers l'art contemporain »<sup>47</sup>. Le socialisme

46. *Id.*, « Avant-garde esthétique et avant-garde politique : le socialisme français entre 1880 et 1914 » dans *Esthétique et marxisme*, Paris, éd. 10/18, 1974, p. 24.

47. Cité, *ibid.*, p. 25.

français se préoccupa sans doute davantage de conquêtes d'électeurs que de doctrine ou d'esthétique. Les exceptions n'en sont que plus saillantes : Marcel Cachin, pourtant issu des rangs guesdistes, sensibilité politique particulièrement fermée aux innovations esthétiques toujours suspectées de n'être que des fantaisies bourgeoises qui ne résolvaient en rien les contradictions et l'injustice du capitalisme auxquelles seul l'avènement du socialisme était en mesure de remédier, Marcel Sembat qui, comme Cachin, comptait nombre d'amis chez les peintres postimpressionnistes dont il fut l'un des plus efficaces avocats<sup>48</sup>.

Rien ne sépare donc vraiment les intellectuels socialistes, saisis au tournant du siècle au moment même où s'emballait la culture européenne, de leurs confrères et amis républicains : « La même école les a formés, la même culture classique, le même goût de la

---

48. Cf. Marcel Sembat, *Les Cahiers noirs. Journal, 1905-1922*, présentation et notes de Christian Phéline, Paris, éd. Viviane Hamy, 2007.

pensée ordonnée du récit bien construit, la même méfiance devant les distorsions de la grammaire et les obscurités du langage où d'aucuns voient une des sources de l'obscurantisme religieux<sup>49</sup>. » On ne s'étonnera donc pas de voir les avant-gardes esthétiques, désireuses de révolutionner le monde, boudier les rangs socialistes pour se réfugier dans la serre chaude et accueillante de l'anarchisme. L'art à l'anarchie, la science sociale au socialisme, telle est la répartition des rôles culturels distribués entre les deux grandes avant-gardes politiques révolutionnaires de la Belle Époque.

Que conclure de ces quelques remarques historiques ? Si l'on s'accorde avec l'idée que le socialisme n'est en rien réductible à l'état d'une seule formule, ni même à celui de l'expression uniforme d'une seule classe, une pierre est jetée dans la mare de ceux qui aujourd'hui tentent de l'y réduire. Nul élan ne peut être donné à un tel mouvement

---

49. Madeleine Rebérioux, « Avant-garde esthétique et avant-garde politique : le socialisme français entre 1880 et 1914 », *op. cit.*, p. 30.



historique en l'arrêtant aux limites d'un programme, même empreint d'une grande expertise. Mais il serait tout aussi vain de n'en cantonner la portée qu'à l'expression d'une indignation sociale, aussi légitime fût-elle. Le socialisme eut plus d'ampleur et son pluralisme dramatique se doit d'être assumé par ceux qui s'en disent les héritiers. Redonner voix à une culture socialiste n'est pas le défi le plus simple à relever. Il commence par un inventaire correct de son passé qui écartera les vrais reconstituteurs des imitations serviles et sans avenir comme des ignorances les plus ruineuses.

LES ESSAIS DE LA FONDATION JEAN-JAURES  
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : GILLES FINCHELSTEIN  
REDACTEUR EN CHEF : LAURENT COHEN

CONCEPTION MAQUETTE : A&CO - IOW  
REALISATION : REFLETSGRAFICS

FONDATION JEAN-JAURES  
12 CITE MALESHERBES - 75009 PARIS  
TELEPHONE : 01 40 23 24 00  
TELECOPIE : 01 40 23 24 01  
COURRIEL : [fondation@jean-jaures.org](mailto:fondation@jean-jaures.org)  
SITE INTERNET : [www.jean-jaures.org](http://www.jean-jaures.org)

Christophe Prochasson

## Le socialisme, une culture

Qu'est-ce que le socialisme ? Dans le sillage de l'œuvre de Madeleine Rebérioux, à qui ce texte rend hommage, la thèse de Christophe Prochasson est simple.

Le socialisme n'est réductible ni à sa composante doctrinale, ni à ses pratiques militantes : il déborde toujours ses fondateurs, ses organisations, son électorat traditionnel, les forces sociales qu'il est censé représenter. Le socialisme réunit des idées, des modes de vie, des choix esthétiques, des pratiques politiques et des institutions, des hommes et des femmes aussi. En définitive, le socialisme est un « fait de culture ».

[www.jean-jaures.org](http://www.jean-jaures.org)